



العدد
28

خريف
2025

الأستاذ

مجلة علمية محكمة

تصدر نصف سنوية عن نقابة أعضاء هيئة التدريس بجامعة
طرابلس
تحت اشراف الهيئة الليبية للبحوث العلمي



الأستاذ العدد 28 خريف 2025



AI-OSTATH Issue 28 Fall 2025

AI-OSTATH

Issued by Syndicate of Academic Staff-University
Tripoli
Under Supervision of Libyan Authority for
Scientific Research



Issue
28

Fall
2025

Henri Duveyrier et les Touaregs: Voyage au Cœur d'une Culture Saharienne au XIXème siècle

Ellafi Salhin Mohamed

Département de français, Faculté des lettres et des langues, Université de Tripoli

EEmail: e.mohamed@uot.edu.ly

Résumé

Henri Duveyrier, explorateur et écrivain français du XIXe siècle, s'est illustré par son voyage au Sahara libyen entre 1859 et 1861, particulièrement dans les régions de Ghat et Ghadamès. Son immersion au sein de la société touarègue lui a permis de rédiger, en 1864, *Les Touaregs du Nord*, un ouvrage détaillant les mœurs et coutumes de ce peuple. Dès 1861, avant même la publication de son livre, le jeune explorateur est honoré de la grande médaille d'or de la Société de géographie, dont il deviendra un membre influent, et reçoit également la Légion d'honneur.

Introduction

Les voyages au pays de Touaregs de Libye pour les voyageurs français, deviennent peu à peu facile et aussi sécuriser. Deux grandes périodes peuvent être distinguées : de 1850 à 1900, l'ère des explorations et des contacts indirects puis, à partir de 1900–1905, on assiste à la phase de l'installation coloniale en pays touareg. Outre l'aura de mystère qui

les a longtemps entourés, les Touaregs apparaissent lointains parce que particulièrement différents des autres peuples d'Afrique du Nord. D'Europe au cœur du Sahara, le chemin n'est jamais direct, jamais sans intermédiaire ; on n'arrive au pays des "hommes bleus" qu'après avoir traversé au préalable soit le Maghreb soit l'Afrique sahélienne. Henri Duveyrier est considéré le jeune voyageur français de la seconde moitié du XIXe siècle, est l'un des premiers Occidentaux à vivre parmi les Touaregs. Fasciné par l'Afrique, il voyage pour la première fois en Algérie au printemps 1857, avec le géographe Oscar Mac Carthy. De ce voyage, il écrit un récit intitulé *Journal de voyage dans la province d'Alger*.

Henri Duveyrier était un voyageur, explorateur, géographe et ethnologue français. Il est connu pour ses voyages en Afrique du Nord, notamment dans le Sahara, où il a exploré des régions peu connues. Soutenu par l'explorateur allemand Heinrich Barth, qu'il admire, Henri Duveyrier réalise son voyage en Libye, « région de Fezzan » dans les années 1859 et 1861, a été l'un des moments importants de ses explorations. Il s'intéresse aux zones désertiques et aux populations sahariens, notamment les Touaregs. Duveyrier devient célèbre en parcourant une partie du Sahara peu connu à cette époque.

De ce voyage, il est comme l'un des plus éminents « Sahariens » d'Europe, Duveyrier a exercé pendant un quart de siècle un véritable magistère sur les explorations françaises au Sahara.

Exploration du Sahara – Les Touareg du Nord : un récit de voyage de Duveyrier

Tous les explorateurs qui ont découvert le monde touareg venaient du Maghreb. Pour citer quelques-uns des plus célèbres : Henri Duveyrier a exploré uniquement les Touaregs du Nord. Henri Barth et Edwin Von Bary, deux Allemands qui ont voyagé dans l'Aïr au XIXème siècle, sont partis de Tripoli. Quant à la mission Foureau-Lamy et R. Chudeau, elle a débuté en Algérie. Ces explorateurs se sont tous aventurés à travers le désert et ses vastes étendues de sable. (Edmond Bernus – les Touaregs pasteurs– 1984).

L'exploration du Sahara septentrional a donné lieu à l'ouvrage *Les Touaregs du Nord* d'Henri Duveyrier (1864), généralement considéré comme une référence majeure sur le désert libyen et, plus spécifiquement, sur les Touaregs du nord de Libye. Le récit du voyage se déploie en quatre livres, chacun offrant une plongée riche et détaillée dans l'univers des Touaregs et la vaste région qu'ils habitent. Le premier livre explore le milieu des Touaregs et la région visitée, en six parties. La première s'attache à leur organisation sociale, tandis que les suivantes offrent une analyse approfondie des sciences de la terre,

abordant la géographie saharienne, l'hydrographie des vallées, ainsi que la géologie des plaines et plateaux autour de Ghadamès et Ghât. Le second livre du récit propose un inventaire détaillé des trois règnes de la nature : le minéral, le végétal et l'animal. Le troisième livre du récit est consacré aux centres commerciaux et religieux qui structurent la société nomade, tels que Ghadamès, Ghât, Mourzouk, Ouargla, In-Sâlah et Touât.

Duveyrier analyse la spécificité de chaque centre, en particulier à Ghadamès où il décrit l'esthétique des ruines et les vestiges des anciennes civilisations grecques, romaines, germaniques et égyptiennes. Il s'intéresse également aux mœurs et coutumes des habitants, tout en étudiant les centres religieux et les confréries dans la région des Touaregs.

Le quatrième et dernier livre du récit est dédié à l'origine des Touaregs du Nord, leurs divisions tribales, leurs caractères et leur mode de vie, tant intérieur qu'extérieur. Duveyrier décrit leur vie intérieure à travers leurs coiffures, leurs vêtements et les cérémonies de mariage. Concernant la vie extérieure, il présente l'assemblée politique des Touaregs et leur équipement pour la guerre contre leurs voisins.

Il convient de souligner que, dans son récit de voyage, l'auteur adopte un modèle clairement encyclopédique pour présenter ses informations, faisant preuve d'une rigueur

scientifique approfondie dans ses descriptions. Ce récit est le fruit d'un voyage de vingt-neuf mois au cours duquel le jeune explorateur a séjourné parmi les Touaregs. « Les Touaregs du Nord » est un ouvrage accompagné d'une carte de la région, qui a longtemps été considérée comme la référence cartographique du Sahara. Le récit repose sur trois sources principales : les itinéraires qu'il a minutieusement relevés, ceux de ses prédécesseurs tels que l'explorateur Heinrich Barth, ainsi que les informations fournies par des informateurs locaux, Touaregs eux-mêmes. Il met également en lumière les traces laissées dans ses notes par les interactions dialogiques avec ces informateurs. « *Ses observations ont constitué la matière d'un livre, Les Touareg du Nord (1864), qui lui valut la médaille d'or de la Société de géographie de Paris et une durable notoriété. Cet ouvrage se composait, selon ses termes, d'une « partie littéraire » et d'une « partie graphique »* (Henri Duveyrier- 1864- P. XI). Cet ouvrage, d'une portée encyclopédique, constitue une véritable source d'informations sur les régions touarègues au XIXe siècle.

Duveyrier : L'odyssée d'un explorateur et sa fascination pour le Sahara

Le jeune voyageur français réalise un premier voyage au début de l'année 1857 en Algérie afin de prendre des premiers repères et s'acclimater au pays qu'il veut sillonner. Henri Duveyrier restera pour la postérité l'explorateur du pays touareg. Le 13 juin 1859, à peine

âgé de 19 ans, il avait quitté Biskra en Algérie pour un voyage saharien qui s'acheva à Tripoli en Libye le 2 septembre 1861. Sur ces quelques vingt-sept mois, il en avait passé plus de sept mois parmi les Touaregs Kel-Azgar – sont un groupe touareg qui habite principalement le massif de l'Hoggar, une région montagneuse située dans le sud de l'Algérie –, dont les terres de parcours s'étendaient au sud-est du Grand Erg oriental, entre les montagnes de l'Ahaggâr (le Hoggar des cartes actuelles) et le Fezzân – territoire, appelé (Ajjer), où ils vivent encore aujourd'hui, de part et d'autre de la frontière algéro-libyenne.

Auprès du Docteur Warnier qui possède une résidence à Kandouri, à une trentaine de kilomètres à l'ouest d'Alger, il vit ses premiers contacts avec les autochtones arabes. En mars et avril 1862, il se rend à Djelfa et Laghouât, où il fait la rencontre d'un Touareg envoyé par le chef des Kel-Ahaggar, Ikhenoukhen. Il noue avec lui une amitié, qui aurait pu être à l'origine de son désir d'explorer le pays touareg.

Henri Duveyrier passe en Afrique lors de son deuxième voyage, il reste sept mois parmi les Touaregs Ajjer. Leurs relations seront très bonnes, en particulier avec les chefs principaux de Touaregs. Sur le terrain, Duveyrier est le premier observateur et témoin occidental des mœurs et de l'histoire de cette région de l'Afrique encore mal connue par les français. Pour

s'intégrer dans la société touarègue, le voyageur français se fait appeler Saad au pays d'Ajjer.

Ce voyage lui permet de nouer des amitiés et de séjourner parmi les Touaregs du Nord.

Pottier, qui visitera également ces régions plus tard, nous l'explique en ces termes : « *Saad était le nom de Duveyrier au pays d'Ajjer, et c'est sous ce nom que j'ai souvent rencontré son souvenir chez les Touaregs du Nord.* » (René Pottier – 1937 –P.1).

Duveyrier consacre un chapitre de son récit de voyage « *Les Touareg du Nord* » à la représentation des Touareg de Libye, qu'il considère comme « le type primitif de la race berbère ». (Henri Duveyrier– 1864– P. 381). Durant les nombreuses conquêtes ayant entraîné le déplacement des tribus touarègues, le voyageur français remarque que la préservation de leur identité ethnique, sans mélange avec d'autres peuples, s'est avérée cruciale, particulièrement pour les nobles.

Le paysage saharien est vaste et multiple : les Touaregs ont de tout temps composé avec leur environnement en s'appuyant sur des massifs montagneux où l'altitude corrige les effets de la latitude et permet la vie, grâce à des ressources hydrauliques et végétales absentes des déserts environnants. « J'ai été assez heureux pour obtenir du Cheikh–Othmân qu'il me fit, sur le sable, le plan en relief des parties du territoire des Touâreg que

je ne pouvais explorer, et quand j'étais bien d'accord avec mon informateur sur l'ensemble et les détails de sa composition, je la dessinais et j'en faisais *ensuite une critique avec lui* ». (Henri Duveyrier – 1864– P.XIV).

La Physionomie Touareg dans l'Œuvre d'Henri Duveyrier : Entre Exploration et Représentation

Les Touaregs sont en général très grands, certains semblent même être de vrais géants. Ils sont tous maigres, secs et pleins d'énergie, avec des muscles solides comme de l'acier. Leur peau est claire quand ils sont enfants, mais le soleil la rend vite bronzée, comme celle des gens qui vivent dans les régions chaudes.

En ce qui concerne la physionomie de l'homme touareg, Duveyrier est le seul voyageur français à avoir passé plus de deux ans en immersion parmi les Touaregs. Il offre une description précise de la physionomie des hommes de ce peuple. « *En général, les Touareg sont de haute taille, quelques-uns même paraissent de vrais géants. Tous sont maigres, secs, nerveux, leurs muscles semblent des ressorts d'acier* » (Henri Duveyrier – 1864– P.381).

Pervinquière Léon formule des observations similaires dans l'ensemble : « *Vraiment ce sont de beaux hommes : de haute taille, élancés, le corps souple et nerveux, ils marchent à grands pas, d'une allure saccadée (...)* » (Léon Prévinières – 1912– P. 198).

Duveyrier compare alors l'attitude du Touareg à celle d'un animal saharien de grande taille.

« *Un targui peut se reconnaître entre mille, est l'attitude de sa démarche grave, lente, saccadée, à grandes enjambées, la tête haute, attitude qui rappelle un peu celle de l'autruche ou du chameau en marche* » (Henri Duveyrier – 1864– P.382). Le voyageur

trouve les Touaregs beaux à cause de leur calme et de leur façon de se tenir. Il dit qu'ils semblent naturellement majestueux. Leur dignité se voit dans leur apparence et leur comportement, ce qui a beaucoup marqué les voyageurs. Dans son récit, Duveyrier décrit en détail le visage des hommes Touaregs. Il le compare à celui des Européens et explique qu'il a :

« *Une face ovale et allongée chez les uns, ronde chez les autres : front large, yeux noirs, nez petit, pommettes saillantes, bouche moyenne, lèvres fines, dents blanches et belles, (...), barbe noire et rare, cheveux lisses et noirs* » (Henri Duveyrier – 1864– P.382).

Duveyrier complète cette description par des détails sur leur visage : leurs traits

ressemblent à ceux des Européens. Certains ont un visage allongé et ovale, d'autres un

visage rond. Leur front est large, leurs yeux noirs, leur nez petit, et leurs pommettes bien visibles. Leur bouche est de taille moyenne, avec des lèvres fines, et leurs dents sont blanches et belles, sauf quand elles sont abîmées par le natron. Leur barbe est noire et peu fournie, et leurs cheveux sont lisses et noirs. Quelques-uns ont les yeux bleus, mais c'est rare. Il remarque également des transformations physiques chez ces hommes, causées par les rudes conditions du désert et par le passage du temps : « *Les yeux chez toutes les personnes qui ont dépassé quarante ans, paraissent voilés et obscurs. Cet effet est dû à l'intensité de la lumière et à l'action de la réverbération solaire. Beaucoup deviennent borgnes et aveugles avant l'âge de la vieillesse* » (Henri Duveyrier – 1864– P.382). Le voyageur souligne ici les effets et les causes de la cataracte chez les hommes du désert. Cette affection est caractéristique des milieux fortement ensoleillés. La femme targuia suscite l'admiration de voyageur, qui la considère souvent comme une représentation de leur idéal de beauté. Ils la comparent fréquemment aux femmes européennes, soulignant une certaine ressemblance physique. « *Leur physionomie se rapproche cependant beaucoup plus des femmes européennes que des femmes arabes* » (Henri Duveyrier – 1864– P.382). L'écrivain exalte avec lyrisme la beauté envoûtante des femmes touarègues. Libérées du voile, elles offrent aux regards de voyageur le privilège rare de détailler leurs traits et leur allure, immortalisés dans des descriptions empreintes

d'admiration. Il met aussi en valeur la beauté des femmes touareg. Elles ne portent pas de voile à l'égard de la femme bédouine, ce qui permet au voyageur de les décrire facilement.

Décrit le visage de ces femmes du Sahara avec beaucoup d'admiration et souligne à nouveau les mélanges ethniques. « *Les femmes targuia offrent, elles aussi, de beaux types, rappelant des types européens : visage ovale, nez droit et fin, lèvres minces, teint mat, un peu ambré ou olivâtre, mais on ne peut se dissimuler que plusieurs d'entre elles ont des caractères non équivoques de la race nègre, se traduisant par l'épaississement du nez et des lèvres* » (Léon Prévinquières, – PP. 200– 201). Pour la beauté de la femme touareg, Duveyrier la compare à une femme européenne : « *Leur physionomie les rapproche cependant beaucoup plus des femmes européennes que des femmes arabes* ». (Henri Duveyrier – 1864– P.382).

La physionomie de la femme touareg charme elle aussi les voyageurs français. Le maquillage traditionnel lui confère une beauté séduisante. A cet effet, Mathuisieux chante le charme discret du touareg, il dit :« *du khol autour des yeux, un léger tatouage au menton, du henné sur les ongles, quelques lourds bijoux d'argent, servent d'ornement au beau sexe, auquel incombent les plus pénibles tâches* » (Mehier de Mathuisieux– 1912– P. 197) . Le khôl est un maquillage destiné à noircir les yeux et le tatouage sur le menton

est de couleur verte. Ajoutés au henné marron sur les mains, tous ces appareils forcent l'admiration de l'écrivain-voyageur français.

La bonté des Touaregs : un peuple de générosité et d'hospitalité

La bonté, douce et profonde, est une autre vertu que le voyageur français a su percevoir chez les hommes du désert, ces âmes nobles que le sable et le vent semblent avoir façonnées. Henri Duveyrier, met en avant la bonté et l'intégrité de l'homme touareg. Il cite l'exemple d'un homme de haut rang qu'il a bien connu, Ikhenouken, et souligne ses qualités humaines, intellectuelles, ainsi que sa générosité et sa droiture. Selon le voyageur, les Touaregs sont étrangers aux vices du vol et du mensonge. Il observe : « *J'ajouterai encore que le mensonge, le vol domestique et l'abus de confiance sont inconnus des Touareg (...). S'il rencontre en chemin des marchandises ou des vivres déposés par une caravane, il les respectera. Jamais il ne pénétrera dans une tente ou dans un bivac [bivouac] pour y prendre quoi que ce soit* » (Henri Duveyrier – 1864-P. 385).

Chez les Touaregs, s'occuper des personnes âgées renforce les liens de famille et montre l'entraide dans leur communauté, même dans un milieu difficile et vaste. Il est impensable de laisser les anciens sans soutien. Les Touaregs respectent beaucoup les personnes âgées et pensent qu'il est important de s'occuper d'elles jusqu'à leur dernier souffle. La

culture de ce peuple saharien insiste sur le respect envers les anciens. Pour eux, prendre soin des anciens n'est pas une obligation, mais une façon de les remercier pour tout ce qu'ils ont fait pour leur famille et leur communauté. « *Dans la société touarègue, déclare Edmond Bernus, que les personnes âgées sont particulièrement respectées. Quand leurs forces les quittent leurs enfants les assistent et passent de longues heures en leur compagnie ; en aucun cas elles ne sont abandonnées* ». (Edmond Bernus– les Touaregs Pasteurs– 1984– P.76) .

L'honnêteté des Touaregs et leur respect pour les biens d'autrui fascinent les voyageurs occidentaux. La confiance est aussi une valeur essentielle dans la moralité touarègue.

« *Quand un targui quitte sa famille pour aller en voyage, écrit Duveyrier, il confie à son voisin l'honneur de sa maison, et le voisin venge les affronts faits à l'absent avec plus de rigueur que s'il s'agissait de lui-même.* » (Henri Duveyrier – 1864–P. 384). Pour ces

hommes, respecter ses engagements et sa parole est une notion essentielle qui dépasse le cadre de l'individu. Duveyrier observe ici à la fois la droiture des Touaregs, leur implication dans un engagement et l'importance que revêt l'honneur familial. Les Touaregs libyens sont fidèles à leurs promesses en règle générale mais aussi à leurs hôtes : « *la défense de*

leurs hôtes et de leurs clients est encore la vertu par excellence des Touareg, et si elle n'était érigée chez eux à l'état de religion » (Henri Duveyrier – 1864–P. 383).

L'admiration et le profond respect de Duveyrier pour les Touaregs est aujourd'hui communément reconnue. Il parle notamment du caractère proverbial de leur bravoure, ne tarissant jamais d'éloge et valorisant nombre de leur caractère et comportement. Duveyrier inscrit ainsi le mensonge, le vol ou l'abus de confiance comme inconnus des Touaregs, même dans le plus grand dénuement. Ils s'acquittent de leurs dettes, même s'il faut des années pour ce faire.

Entre tradition et adaptation : les secrets de l'habillement touareg

Le mode vestimentaire traditionnel des Touaregs, hérité de leurs ancêtres, suscite également l'intérêt de notre voyageur. L'écrivain accorde une attention particulière à ces habits, s'attardant sur une description détaillée des vêtements touaregs. Il remarque que, bien que tous portent des tenues similaires, la richesse d'une personne se reflète dans la qualité et la quantité de ses vêtements. Ses observations, précises et minutieuses, témoignent de son souci du détail. L'usage du voile par les hommes intrigue particulièrement les voyageurs français : quelles que soient les circonstances, de jour

comme de nuit, le Touareg ne s'en sépare jamais. Le port du voile, largement répandu parmi les Bédouins, constitue un élément essentiel de leurs mœurs.

La couleur du voile, chez les Touaregs, reflète l'appartenance à une classe sociale plus ou moins élevée. Ainsi, les nobles se distinguent par un voile noir, tandis que les hommes de condition inférieure optent pour le voile blanc. Le voyageur analyse cette distinction en la replaçant dans le contexte des traditions et des hiérarchies culturelles propres à ce peuple, à ce sujet Duveyrier observe que : « *par un contraste fréquent dans la nature, les Touareg à figure blanche, aux traits caucasiques, les nobles en particulier, ont adopté exclusivement le voile noir ; au contraire, les hommes de race inférieure ceux chez lesquels le sang du nègre se manifeste, ont donné la préférence au voile blanc* » (Henri Duveyrier – 1864–P. 392). Les Touareg, nobles et serfs, selon l'écrivain, portent les mêmes vêtements, plus ou moins beaux, plus ou moins nombreux, suivant leur richesse respective. Le voile, en effet, est d'usage général chez les Touâreg, et ils ne le quittent jamais, ni en voyage, ni au repos, pas même pour manger, encore moins pour dormir ; de là, grande difficulté pour voir le visage d'un targui. (Henri Duveyrier – 1864). Le voile a également une fonction sociale, car il est impossible qu'un touareg se dévoile en public. Seul l'intimité ou un cas de force majeure, comme une maladie exigeant une auscultation, leur impose de s'en défaire.

Duveyrier précise qu'un « *targui, quel qu'il soit, croirait manquer aux convenances en se dévoilant devant quelqu'un* » (Henri Duveyrier – 1864–P. 406). Lorsque le Cheikh Othmân est venu en France, malgré sa sympathie, son ouverture d'esprit et un respect sincère pour ses hôtes, a toujours refusé de quitter son voile devant l'appareil photographique.

Le voile de l'homme touareg, couvre la tête, le front, la nuque, la figure et le cou. « C'est une longue pièce de toile de coton, peu large, teinte à l'indigo et lustrée d'un côté, qu'on arrange de façon que les yeux seuls soient visibles, et encore sont-ils masqués par un large pli qui forme en avant une sorte de visière » (Henri Duveyrier – 1864–P. 406).

Charles de Foucauld (1858–1916) se distingue également par le fait que « le voile de front et de bouche et le pantalon sont les vêtements distinctifs de l'homme [...] ; ôter son voile de tête et de bouche, jeter son voile [...], ôter son pantalon sont des expressions qui signifient être déshonoré. » (Edmond Bernus, *Les Touaregs, traditions nomades* – P.26 2002).

La tenue de la femme touarègue se caractérise par une simplicité remarquable. Le voyageur en offre une description précise, tout en mettant en lumière cette simplicité. Il en profite également pour détailler la terminologie vestimentaire qui lui est associée. Il écrit ainsi que le costume des femmes se compose « d'une, deux ou trois longues blouses de

coton, tikamistkoré, serrées autour de la taille par une ceinture de laine rouge, tachérbat »

(Henri Duveyrier – 1864– P.407).

L'écrivain saisit également l'occasion de dévoiler la terminologie spécifique liée à ces vêtements. Quant à l'habillement des femmes, Duveyrier souligne avec finesse, « il comprend une, deux ou trois longues blouses de coton, tikamistkoré, serrées autour de la taille par une ceinture de laine rouge, tachérbat » (Henri Duveyrier – 1864– P.406).

Selon la tradition la femme Touareg porte souvent sur de ces blouses, « une longue pièce de laine, tantôt blanche, al haouli, tantôt rouge, taberrakamt, tantôt à bandes rouges et blanches, tébrogh, dans laquelle elles se drapent à la façon orientale, achève de couvrir leur corps » (Henri Duveyrier – 1864– P.406).

Les Touaregs, contraints par la brûlure du sable ou la rudesse des pierres des ergs qu'ils traversent, ne sauraient se passer de chaussures. Ils s'équipent donc de sandales à semelle épaisse, façonnée en cuir de chameau, maintenues par trois lanières : deux encerclant la cheville et une s'insérant entre le gros orteil et le second. Le dessus de la semelle ainsi que les lanières sont confectionnés « en peau de chèvre maroquinée, teintée d'un rouge éclatant et ornée de motifs variés ». (Henri Duveyrier – 1864– P.407).

Les chefs ont parfois l'avantage de porter des bottes souples en maroquin et les plus pauvres, la plupart du temps, se contentent d'aller pieds nus.

Si le voile est commun à toutes les tribus Touaregs, leur couleur les différencie selon leur rang dans l'organisation.

En somme, les voyageurs français, fascinés par les vêtements des Touaregs, prennent soin de décrire chaque détail, qu'il s'agisse de tenues traditionnelles ou plus récentes. À travers leurs descriptions, ils mettent en avant l'originalité des traditions et des coutumes de ce peuple. Ces observations apportent au récit une touche d'exotisme, en soulignant la richesse et la particularité de leur mode de vie.

L'Art de Vivre entre Mobilité et Résilience

En ce qui concerne la vie de touareg au cœur du Sahara, Duveyrier met l'accent sur la vie des Touaregs qui est assez comparable à celle des autres tribus nomades sahariennes, notamment des Bédouins arabes. Leurs tentes qui représentent le logement principal de la famille touareg, elles ressemblent à celles des Bédouins du désert, mais elles sont cependant beaucoup plus petites. La mythologie autour des peuples nomades renforce l'idée de déplacements perpétuels, de camps éphémères d'un point à l'autre du désert. Cependant, cette idée n'est pas correcte. Duveyrier utilise la première partie du chapitre V,

intitulé « *Les Touaregs dans leur vie intérieure* », pour décrire scrupuleusement le mode de vie des Touaregs, entre nomadisme et sédentarité.

La question de l'appartenance à telle ou telle tribu, à telle ou telle classe sociale est en fait déterminante. Les Nobles se déplacent ainsi beaucoup plus que les serfs ou les esclaves ; et les marabouts doivent arpenter divers endroits de la région saharienne pour à la fois éduquer et régler des problèmes qui se posent entre tribus. Tous n'ont donc pas le même rapport à leur environnement et tous n'évoluent pas dans les mêmes conditions.

Dans un premier temps Duveyrier dissocie les « campements de station » et les « campements de marche ». Les points d'arrêt sur les pistes sont choisis en fonction des avantages qu'ils donneront lors du repos : eau, pâturage doivent être assurés. Les nobles vivent sous des tentes tandis que les classes inférieures, les serfs, s'installent dans des "chaumières" selon la formulation de Duveyrier, qui correspondent à des habitations réalisées à partir de branchages pour les murs et de roseaux mêlés de paille pour le toit.

Une tente touarègue est constituée d'un abri en chaume, en peau ou en laine, il protège des intempéries, des pluies torrentielles ou des tempêtes de sable. Un pilier et des piquets supportent le toit. Duveyrier observe que ces abris sont "assez médiocre" pour protéger des conditions climatiques du Sahara. « Un groupe de chaumières, au nombre de six à douze environ, dans lequel les familles consanguines se concentrent pour se protéger en cas

d'attaque, mais pas assez pour se gêner, constitue une taousit ou tribu ». (Henri Duveyrier – 1864– P.403).

Les tentes sont installées en cercle comme dans les douâr arabes. Les campements fixes des serfs possèdent souvent un jardin et un potager. A l'intérieur du cercle, une cour sert à rassembler le troupeau la nuit.

Lors de déplacements, les nobles et les plus riches emportent leurs tentes tandis que les serfs dorment en plein air, se servant des bagages pour se construire un abri de fortune protecteur pour la nuit. Les lits sont d'ailleurs rares, même pour les chefs, le mobilier étant restreint. Souvent le lit est creusé à même le sable à la main. Les tentes semblent rares, le témoignage de Duveyrier le souligne : « Quoique voyageant avec les chefs, et pendant huit mois, je n'ai peut-être pas vu dix tentes. ». (Henri Duveyrier – 1864– P.404).

Femmes Touarègues : Force et Liberté au Cœur du Désert

À travers son voyage au pays des Touaregs, Duveyrier met en lumière l'organisation sociale de la famille et de la tribu chez ce peuple. Il souligne, en faveur des femmes, des privilèges uniques qu'on ne retrouve ni chez les autres peuples musulmans, ni même au sein des tribus berbères de l'Afrique de l'Ouest. (Henri Duveyrier – 1864).

Le statut de la femme touarègue est exceptionnel et a longtemps fasciné les voyageurs occidentaux, comme en témoignent les écrits de Duveyrier à plusieurs reprises.

Contrairement à la soumission souvent associée aux femmes dans d'autres sociétés musulmanes, les femmes touarègues possèdent des biens, décident de leur propre destin et transmettent la lignée sociale à leurs enfants. Malgré l'influence de l'islam, ces structures fondamentales sont restées solidement ancrées dans la culture touarègue. La femme originelle, selon le voyageur qui a consacré une partie de son récit à la figure de la Touareg, est une figure clé dans l'histoire des Touaregs. Elle est perçue comme la fondatrice de leur histoire. Couronnée reine du Hoggar, elle dirigeait douze tribus sous son autorité. Tous les Touaregs, peu importe où ils vivent ou voyagent, reconnaissent cette femme comme la figure maternelle de leur peuple. Aujourd'hui encore, elle est considérée comme l'origine de la civilisation, de la culture et des valeurs des habitants du Hoggar.

« *Dans les légendes historiques des Touâreg, les femmes jouent toujours le principal rôle* ». (Henri Duveyrier – 1864– P.400).

Dans la vie quotidienne, la femme est l'égale de l'homme et, dans bien des domaines, elle le surpasse. Elle a le contrôle de ses biens et ses parents interviennent uniquement pour éviter des mariages inappropriés. Elle gère sa fortune personnelle sans avoir à contribuer

aux dépenses du ménage, ce qui fait qu'elle est souvent plus riche que son mari. Elle s'occupe de l'éducation et de l'élevage des enfants. Parfois, elle participe aux débats lors des conseils de la tribu et, dans certains cas, elle exerce même les fonctions de Cheikha, bénéficiant ainsi de double reconnaissance, à la fois en tant que leader et en tant que femme. En général, la femme touarègue sait faire valoir ses droits. Elle peut voyager librement où elle le souhaite, entreprenant parfois de longs voyages à travers le désert pour rendre visite à ses proches. Toutefois, comme le souligne Duveyrier, elle utilise rarement cette liberté, elle est « *très sévère sur ses droits, l'est aussi sur ses devoirs* ». (Henri Duveyrier – 1864– P.397).

Les femmes sont à la fois poètes et musiciennes, et elles détiennent également un savoir précieux. Les hommes, qui voyagent souvent la nuit, connaissent bien les étoiles et le mouvement des constellations. Mais en matière de topographie locale, où ils sont experts, c'est la seule science qu'ils maîtrisent. Les autres connaissances sont laissées aux femmes. Par exemple, chez les Azdjer, presque toutes les femmes savent lire et écrire, tandis que seulement un tiers des hommes atteint ce niveau d'instruction. Beaucoup d'hommes rencontrent des difficultés, et il est facile, même pour un Européen, de remarquer leurs erreurs. Cependant, certaines femmes écrivent correctement, suivant de véritables

règles. De plus, ce sont les femmes qui enseignent la langue, la grammaire et écrivent en caractères tefinagh. Le voyageur français trouve que « *dans tout le continent africain, les femmes lettrées se comptent par unités, tandis que chez les Touâreg presque toutes les femmes savent lire et écrire, dans une proportion plus grande même que les hommes* ».

(Henri Duveyrier – 1864– P.388) Selon Duveyrier, l'apprentissage du Tifinagh (ou Temâhaq) lui a été transmis par des femmes, car elles sont les seules responsables de cette tâche.

Duveyrier estime que la vie des femmes touarègues est bien plus enviable que celle des femmes bédouines. Il note qu'elles ne travaillent que si elles le souhaitent. Elles ne sont pas obligées de moudre le blé pour les repas ou d'aller chercher de l'eau, surtout si la source est éloignée et que le trajet est difficile. Ce sont les esclaves qui se chargent de ces tâches. Cela explique aussi pourquoi elles sont plus instruites que les hommes, car elles disposent de tout le temps qu'elles veulent pour lire, écrire, jouer de la musique ou broder.

Noces du Désert : Amour et Mariage Touareg

Chez les Touaregs, les histoires d'amour commencent souvent avant le mariage. La nuit, un garçon peut rendre visite à la jeune fille qui lui plaît sous sa tente. Elle a le choix d'accepter ou de refuser de parler avec lui. Si elle refuse, le garçon doit partir

discrètement, sans attirer l'attention du campement. Mais si elle accepte, une sorte de "test" peut débuter.

Ce test consiste à se poser mutuellement des devinettes et des énigmes difficiles. Ce même jeu se retrouve aussi entre groupes de jeunes, qui passent leurs soirées à se lancer des défis de mémoire ou d'habileté. Si le garçon réussit à répondre à toutes les questions, il gagne la confiance de la jeune fille. Elle lui donne alors un talisman ou une bague, signe d'amitié et preuve de son succès. Mais cette preuve ne dure que tant que le garçon reste le favori. Il peut perdre sa place si un autre prétendant, plus créatif, le surpasse.

Redevance du mariage

La taggalt « almohar » en arabe, est une sorte de "compensation" que la famille du garçon doit offrir à celle de la jeune fille qu'il va épouser. Cette compensation consiste généralement en des animaux. Le nombre d'animaux à donner dépend des coutumes de chaque tribu ou famille, ainsi que du statut social de la jeune fille. Dans une même famille, le montant de la taggalt reste le même pour toutes les filles, même si elles se marient plusieurs fois.

Les cérémonies de mariage

Les cérémonies de mariage constituent une occasion privilégiée pour observer et analyser un ensemble de rituels qui offrent un regard intime sur le fonctionnement du groupe, mettant en lumière, notamment, le rôle central occupé par les femmes. Dans la culture touarègue, le mariage a longtemps représenté une charge financière importante pour le marié et sa famille. Cette contrainte a conduit à l'émergence d'une nouvelle pratique : les mariages collectifs. Pourtant, quelles que soient les ressources des familles, cette évolution n'a pas effacé certaines traditions profondément ancrées. L'étude des transformations sociétales permet ainsi de révéler, d'une part, comment une culture s'adapte aux changements, et, d'autre part, les résistances qui assurent la pérennité des coutumes ancestrales. Lors d'un mariage noble, les invités assistent à une fantasia à dos de méhari, rythmée par les chants et les airs de rebâza. Il s'agit également d'un échange de cadeaux symboliques, souvent inscrit dans le cadre de relations sociales importantes, telles que les fiançailles, les mariages ou d'autres événements majeurs.

Dans un mariage de serfs ou d'esclaves la derboûka (un tambour) remplace le violon touareg, c'est un mariage « à la mode de Nigritie » selon Duveyrier. Un marabout préside la célébration et rédige le contrat. Selon le rituel islamique, le marabout, appelé « maadoun

alchari » en arabe, officialise le mariage devant les témoins des deux familles. Après avoir récité la sourate Al-Fatiha, il invoque la bénédiction d'Allah sur cette union. Bien que le mariage soit conforme aux principes de l'Islam, il respecte les règles de la monogamie.

Dans la société touarègue, le mariage se célèbre dans le village ou le campement de la mariée, mais les époux vivront ensuite dans le village ou le campement de la famille du marié. La femme apporte sa tente, le mobilier et la taggalt.

Bien que l'Islam autorise la polygamie, celle-ci est interdite chez les Touaregs. Dans la société touarègue, la femme se marie généralement vers l'âge de vingt ans, et c'est elle qui choisit son époux, âgé d'environ trente ans, en suivant son cœur et sa volonté.

Le mariage chez les Touaregs, est en effet avant tout une affaire de cœur et de sentiments purs et partagés. La comparaison au mythe chevaleresque médiéval a été fréquemment observée chez les voyageurs européens et Duveyrier n'y déroge pas. Dans les rapports légaux entre homme et femme mariés, Duveyrier constate que l'application s'apparente au code napoléonien, c'est-à-dire que « la femme doit obéissance au mari et le mari doit pouvoir aux besoins de la femme dans la limite de ses ressources. » (Henri Duveyrier – 1864– P.430). Il est inscrit dans leurs valeurs que l'homme ne doit en aucun cas délaisser son épouse. Duveyrier, à plusieurs reprises, désigne les femmes touaregs sous l'appellation

de "dames targuies", mettant en avant leur rôle essentiel dans les échanges et les contacts entre hommes et femmes, permettant ainsi de partager leurs sentiments mutuels, il déclare : « *les mœurs permettent, entre hommes et femmes, en dehors de l'époux et de l'épouse, des rapports qui rappellent la chevalerie du moyen âge : ainsi la femme pourra broder sur le voile ou écrire sur le bouclier de son chevalier des vers à sa louange, des souhaits de prospérité; le chevalier pourra graver sur les rochers le nom de sa belle, chanter ses vertus, et personne n'y voit rien de mal. "L'ami et l'amie, disent les Touâreg, sont pour les yeux, pour le cœur (...).* » (Henri Duveyrier – 1864– P.429)

Pendant toute la semaine, les jeunes filles célèbrent le mariage de leur amie, sœur ou cousine. Le marié ou ses parents envoient aux parents de la mariée un bœuf ou de la viande de bœuf, du thé et le Tendé, (un instrument de musique traditionnel touareg).

Pendant cette semaine, il y a des courses de chameaux et de la musique touareg pour célébrer le mariage. La viande, le thé et la musique touareg sont présents tout au long de la semaine, et les visites des filles et des garçons rythment la fête.

A la différence des mariages des bédouins, les mariages Touaregs sont souvent mixtes.

Les femmes chantent en battant du tambour autour du cortège de la nouvelle mariée. La nuit de noce, « *les femmes du campement de la mariée sont groupées autour du tende,*

tambour qu'elles frappent inlassablement en accompagnant les meilleurs chanteuses »

(Edmond Bernus, et Jean-Marc Burou, Touaregs, un peuple du désert – 1996– P.196), et

les hommes à leur tour « *sur leurs chameaux richement décorés tournent en un carrousel*

qui se transforme parfois en course jusqu'à l'horizon ou en un ballet qui tente de faire

suivre aux monteurs le rythme des tambours » (Edmond Bernus, et Jean-Marc Burou,

Touaregs, un peuple du désert – 1996– P.196) .

Les Divertissements Touaregs : Musique, Poésie et Traditions du Désert

Les loisirs chez les Touaregs sont limités en raison de leurs déplacements constants dans

le désert. Cependant, ils trouvent des occasions pour se distraire, notamment grâce aux

femmes qui organisent des concerts ouverts à tous. Duveyrier raconte avec précision les

soirées qu'il a passées en leur compagnie, mettant en lumière ces moments de partage et

de plaisir. « *Presque tous les soirs, les femmes chantent en s'accompagnant de la rebâza*

(violon) ; elles improvisent généralement leurs chants, à la façon des anciens trouvères.

Les hommes font cercle, accroupis autour des chanteuses, et, pour honorer la réunion, ils

revêtent leurs plus beaux habits ». (Henri Duveyrier – 1864– P.429)

Pour échapper à « *la vie monotone du désert* » (Henri Duveyrier – 1864– P.388), les

Touaregs se rassemblent souvent pour chanter, danser et écouter de la poésie. L'anecdote

de Louis Henri Hanoteau (Un érudit et linguiste français du XIXe siècle, connu pour ses travaux sur les langues berbères, et plus particulièrement sur la langue des Touaregs), montre à quel point les Touaregs aiment les histoires, les fables, et sont curieux de découvrir ce qu'ils ne connaissent pas.

Lors des fêtes, les femmes chantent et jouent de tambour et d'un violon spécial qu'elles seules savent manier. Pendant ces nuits de fête, elles honorent ceux qu'elles ont choisis, et personne ne pourrait critiquer leur décision. « *Les femmes des Imanan, dans la région d'Ajjer, appelées les (Royales), sont célèbres dans tout le Sahara pour leur talent musical...* ». (Henri Duveyrier – 1864– P.388). Les hommes viennent parfois de très loin, parcourant des centaines de kilomètres, pour les écouter et les admirer. Ils portent leurs plus beaux vêtements pour l'occasion. Après la guerre, les Touaregs n'éprouvent pas de plaisir plus grand que de participer à ces fêtes musicales. Et lorsqu'ils sont battus, la pire insulte serait de ne pas être accueillie par le chant de leurs femmes.

Lors de ces soirées, les femmes Touaregs jouent un rôle essentiel en célébrant l'héroïsme de leurs guerriers à travers des chants et des poèmes. Ces chansons ne sont pas seulement des expressions de joie ou de festivité, mais aussi des messages puissants sur les valeurs de leur société. En louant le courage des hommes qui se battent pour leur tribu,

elles mettent en avant l'importance du courage, de la bravoure et de l'honneur dans la culture touarègue.

Les soirées touarègues sont organisées par des femmes dites "royales", reconnues pour leur beauté et leur talent exceptionnel dans l'art musical. Ces femmes « *Souvent elles donnent des soirées où les hommes viennent de très loin et, parés comme des mâles d'autruche* » (Henri Duveyrier – 1864– P.374).

Les Touaregs de Ghadamès, comme le mentionne Duveyrier, se divertissent également lors de soirées animées par les femmes d'Ifoghas, réputées dans tout le Sahara pour leur élégance et leurs bonnes manières. Ces femmes maîtrisent à la perfection le violon, qu'elles utilisent pour accompagner leurs chansons improvisées. Elles ne se contentent pas de chanter, mais dansent également avec grâce et talent. Léon Pervinquier souligne également que : « tous les soirs, à la tombée du jour, les jeunes filles targuia se réunissaient sur le plateau des idoles pour danser ». (Léon, Prévinières– 19126 PP.202–203).

L'asri, ou « liberté des mœurs », est une pratique importante chez les Touaregs. Elle concerne les femmes non mariées en âge d'être courtisées, ainsi que les hommes célibataires ou mariés vivant loin de leurs épouses. Ces rencontres, appelées ahâl, sont

l'occasion de diverses activités : les femmes jouent de la musique, et les hommes les accompagnent en chantant des sons comme ho-hôo. Parfois, les hommes récitent des poèmes ou tout le groupe participe à des jeux d'esprit. Les différents modes de divertissement des Touaregs reflètent leurs valeurs morales. Chaque groupe possède sa propre vision de la moralité, et la personnalité touarègue varie en fonction de l'appartenance à tel ou tel groupe. Parmi les passe-temps les plus courants, on trouve les discussions, le partage du thé, le chant, la danse et les soirées musicales.

En conclusion, nous remarquons que les divertissements des Touaregs libyens sont bien mis en valeur par le jeune voyageur français.

Conclusion

Bien qu'Henri Duveyrier, conformément à la mission qui lui avait été confiée, se soit intéressé au pays touareg sous des aspects scientifiques tels que la botanique, la géographie et d'autres disciplines qu'il explorait à travers l'observation et la mesure, ce qui a particulièrement retenu notre attention – et constitue l'intérêt principal de notre étude – est sa manière d'aborder le mythe des Touaregs. Nous pouvons aussi signaler que Henri Duveyrier est une figure bien connue de la littérature de voyage et de l'histoire des

explorations européennes également. De nombreux travaux lui ont été consacrés, dont plusieurs biographies

Dans son célèbre récit de voyage *Les Touaregs du Nord*, le voyageur français nous présente un portrait détaillé des hommes et des femmes touaregs, de leur culture et de leur mode de vie. Contrairement à de nombreux autres explorateurs européens du XIX^e siècle, Duveyrier a su s'intégrer dans cette société alors presque inconnue. Il a vécu parmi eux, adopté un nom arabe, "Saad", partagé leur nourriture, voyagé avec eux au fil des saisons et appris leur langue.

Grâce à son regard attentif et humaniste, Duveyrier a contribué à préserver la mémoire de ce peuple profondément attaché à son désert, à ses valeurs tribales, à ses liens familiaux et à son héritage collectif. Les mœurs et les coutumes des Touaregs occupent une place centrale dans son récit. Par exemple, il fournit une description remarquable de la cérémonie du mariage, détaillant les festivités qui accompagnent cette union conjugale. Nous pouvons dire que le jeune explorateur français nous offre un récit de voyage original et riche.

BIBLIOGRAPHIE

1. Edmond BERNUS, et al, *les Touaregs pasteurs et guerriers des sables*, Berger-Levrault, Paris, 1984.

2. Edmond BERNUS, Les Touaregs, traditions nomades et réalités du désert, article, in voyages et culturels, juillet 2002.
3. Edmond BERNUS, et Jean-Marc, BUROU, Touaregs, un peuple du désert, Paris, éd. Robert Laffont, 1996.
4. Henri Duveyrier, Touaregs du Nord, Exploration du Sahara, Ed. Challamel Ainé, Paris. 1864.
5. MEHIER DE MATHUISIEULX, La Tripolitaine d'hier et de demain, Paris, éd. Hachette, 1912.
6. Léon PERVINQUIERE, La Tripolitaine interdite « Ghadâmès », Paris, éd. Hachette, 1912.
7. René POTTIER, Un prince saharien méconnu, Henri Duveyrier, Paris, éd. Plon, 1937.

هنري دوفيري والتوارق: رحلة إلى قلب الثقافة الصحراوية في القرن التاسع عشر

اللافي صالحين محمد

قسم اللغة الفرنسية، كلية الآداب واللغات، جامعة طرابلس

المستخلص

هنري دوفير، المستكشف والكاتب الفرنسي في القرن التاسع عشر، اشتهر برحلته إلى الصحراء الليبية بين عامي 1859 و1861، خاصة في منطقتي غات وغدامس. وقد مكنته اندماجه في مجتمع الطوارق من كتابة كتابه طوارق الشمال في عام 1864، الذي يصف فيه عادات وتقاليد الطوارق. منذ عام 1861، وقبل نشر كتابه، تم تكريم المستكشف الشاب بميدالية الذهب الكبرى من جمعية الجغرافيا، التي أصبح عضواً مؤثراً فيها، كما نال وسام جوقة الشرف